rement. Mais, comme il l'avoue dans un jour de détresse, "l'amour n'a jamais comblé toute la vie d'un homme". Si magnifique que soit celui que lui prodigue Anne de Sérizy, Derize n'est pas heureux. Ses enfants grandissent loin de lui. Sa mère meurt sans qu'il puisse la revoir. Au chevet de la morte veille sa femme. A nul acte important de sa vie sa maîtresse ne peut être associée. Hors de l'ordre social, il ne goûte ni repos, ni sécurité, ni tranquille possession d'un bonheur que dans des conditions normales Anne de Sérizy eût pu lui apporter. Et cette femme elle-même ne trouve dans son amour que des craintes et l'insupportable bouleversement de tout être qui vit dans l'insécurité et dans la peur du lendemain.

Alors, elle-même prend l'initiative d'une rupture, et le bonheur que Derize avait vainement cherché dans la passion partagée, il le trouve à son foyer. Le philosophe comprend que les tendresses humaines n'ont de force et de résistance que soutenues par une promesse sacrée et par le lien visible des enfants... "Quel chemin, avoue-t-il à sa femme, nous avons parcouru pour revenir à notre point de départ!..."

Ce chemin n'est-il pas celui que suivirent tant d'esprits révoltés contre un ordre social qu'ils n'avaient pas choisi, contre des traditions qu'ils jugeaient opprimantes, et qui, instruits peu à peu à l'école de la vie et de l'expérience, ont reconnu la sagesse et la valeur des contraintes, et proclamé l'accord des traditions et de la raison.

Sur cette question du divorce et du mariage indissoluble, l'opinion populaire, le sentiment de ces femmes, angoissées par l'inconstance de l'homme et les facilités que la loi s'apprête à lui donner pour courir à ses caprices, ne refont-ils point la voie douloureuse où se sont traînés les personnages de M. Bordeaux? "Quel chemin parcouru pour revenir à notre point de départ!" Et qu'il sera difficile, dit M. Bordeaux, avec un grand sens des réalités sociales, de reconstruire la bonne et commode maison que des mains maladroitement et trop pressées ont entamée!

UNE PAGE D'HISTOIRE CANADIENNE. (*Questions Diplomatiques et Coloniales*—1 avril 1908—article de M. le Vte E. de Guichen).—Beaucoup de revues et de journaux, à propos des fêtes du troisième centenaire de Québec, parlent en Europe des questions canadiennes. M. de Guichen, après avoir rappelé les travaux et l'oeuvre de Champlain, traite des débouchés que le commerce français pourrait trouver au Canada. Il écrit évidemment au lendemain de la signature du traité qu'avaient négocié MM. Brodeur et Fielding. Voici quelques lignes que ne liront pas sans intérêt ceux des nôtres qui souhaitent une bonne émigration française vers nos régions :